LE CHAÂBI DÉSORMAIS SANS AMAR EZZAHI

Le peuple pleure son artiste

Amar Ezzahi, l'un des derniers grands maîtres survivant de «l'âge d'or» du chaâbi, repose depuis jeudi au cimetière d'El Kettar à quelques centaines de mètres de sa maison. Il a rendu l'âme, à l'âge de 75 ans, dans son modeste domicile et même après sa mort, il est resté dans son quartier à Bab-el-Oued.

Photo : Samir Sid

Amar Ezzahi repose désormais à El Kettar.

Dès l'annonce de la mort d'Amar Ezzahi, mercredi en fin d'après-midi, des milliers de personnes (dire des fans ne convient, peut-être, pas pour le chaâbi et pour une personnalité comme Ezzahi) ont commencé à affluer vers son domicile à la rampe Louni-Arezki, appelée encore «Ramvali» (rampe Vallée) par les riverains.

Vendredi tôt le matin, la foule était toujours là, sous un ciel couvert rendant l'atmosphère encore plus triste. Même Simon Bolivar, dont le buste est à quelques dizaines de mètres, paraissait particulièrement triste ce jour-là. Des chaînes de télévision privées ont déjà installé leurs caméras sur les trottoirs alentour.

«Il est ici ?» demande une femme. «Oui, il est ici», lui répond son amie. «Allah yarahmou», prient les deux dames avant de continuer leur chemin. «Allah yarahmou » est la prière et le vœu que nous entendrons tout au long de la journée, dès que le nom d'Amar Ezzahi est prononcé.

Amar Ezzahi habitait un immeuble vétuste mitoyen du lycée Soummam à Bab-el-Oued. En sortant de chez lui, il pouvait voir à sa droite le mausolée de Sidi Abderrrahmane Etaâlibi à l'entrée de La Casbah. Ce mélange de Casbah et de Bab-el-Oued est une parfaite illustration de la personnalité singulière de cet ermite du chaâbi qui a vécu une vraie vie d'ascète, détaché de toutes les préoccupations de la vie dite moderne. Au fur et à mesure que le temps passe, les gens sont de plus en nombreux. Ils viennent de partout d'Alger et d'ailleurs. En début d'après-midi, des centaines de milliers de personnes, des artistes, Azzedine Mihoubi, le ministre de la Culture, et des membres de sa famille ont accompagné, à pied, la dépouille du Cheikh, de son domicile jusqu'au cimetière d'El-Kettar. Le cercueil drapé de l'emblème national avait quitté le domicile mortuaire sous les youyous des femmes fusant des bâtiments alentour. La prière des morts a eu lieu à Djamaâ-el-Berrani, situé à l'extérieur des murs de la Haute-Casbah. Amar Ezzahi, Amar Aït Zaï de son vrai nom, né au village d'Ighil Bouamas, à Aïn-el-Hammam (Tizi-Ouzou), le 1er janvier 1941, a débuté sa carrière artistique à Alger à la fin des années 1960 en s'inspirant du style de Boudjemaâ El Ankis (1927-2015). Mêlant classiques du chaâbi aux créations «asri» appelé également «chansonnettes», il avait réussi à créer un style propre à lui, différent des «rigueurs» de l'école El-Ankaouia, en référence à El Hadj El-Anka.Malgré son retrait précoce de la scène artistique et sa légendaire discrétion, il est devenu un des artistes algériens les plus populaires et un des plus imités par les autres chanteurs chaâbi.Le Cheikh avait été hospitalisé en septembre dernier à Alger suite à un malaise. Amar Ezzahi repose désormais à El-Kettar où est également enterré l'autre grand maître du chaâbi El Hadj M'hamed El-Anka, décédé, lui aussi, un mois de novembre de l'année 1978 et originaire lui aussi de la Kabylie.

Kader B.

«C'est lui cheikhna» !

Le président de la République, Abdelaziz Bouteflika, a indiqué que l'Algérie perdait en Amar Ezzahi «une icône de la chanson chaâbie et un talentueux créateur qui a passé sa vie au service du patrimoine musical national et qui a légué au champ culturel des chansons éternelles».

«J'ai appris avec affliction le décès d'Amar Ezzahi, une icône de la chanson chaâbie et un talentueux créateur qui a passé sa vie au service du patrimoine musical national et qui a légué au champ culturel des chansons éternelles», a écrit le chef de l'Etat dans un message de condoléances à la famille de l'artiste. «La communauté artistique et tous ses fans continueront pendant très longtemps de fredonner ses chansons», a écrit le chef de l'Etat dans son message rappelant que le défunt était de «cette élite d'artistes pionniers dans leur genre qui ont gratifié leur public d'une œuvre mémorable et enrichi la scène artistique nationale d'un patrimoine de chansons reflétant un goût raffiné». Le Président Bouteflika estime qu'«avec la disparition d'Ezzahi, l'Algérie perd une icône de la chanson chaâbie et un artiste virtuose dont l'œuvre alliant modernité et authenticité inspirera à jamais les créateurs». «Ezzahi nous quitte mais son œuvre, éternelle, ne cessera de marquer l'histoire de l'art et les générations montantes», a ajouté le président de la République. Le chef de l'Etat a adressé ses «condoléances les plus attristées à la famille du défunt priant Dieu le Tout-Puissant de lui accorder Sa Sainte Miséricorde et de l'accueillir en Son Vaste Paradis».

Le ministre de la Culture Azzedine Mihoubi a qualifié Amar Ezzahi d'«artiste légendaire» et d'un «grand symbole de la musique algérienne». Dans un message de condoléances,

Photo : DR

le ministre de la Culture a exprimé «sa profonde tristesse» suite à la perte d'un «symbole» et d'un «monument» de la scène artistique algérienne, qui «avait fait la gloire» de la chanson chaâbie, un art sorti des milieux populaires. Azzedine Mihoubi a salué la mémoire d'un artiste qui aura laissé un «legs important aux futures générations d'amoureux de la chanson chaâbie».

Le jeune chanteur Kamel Aziz s'est dit très affecté par la disparition de celui en qui il voyait «un père, un frère et un ami», une personne «extraordinaire de modestie». Kamel Aziz considère Ezzahi comme un «artiste accompli» qui a choisi de vivre loin des projecteurs».

Kamel Fardjallah regrette la perte d'un artiste connu pour sa «simplicité» et sa «modestie». «Il a sacrifié sa vie pour son art. Tel une bougie, il s'est consumé pour éclairer son public», a-t-il dit. Il a «développé et sublimé les bases du chaâbi», acquises auprès de l'école d'El-Anka, et avait réhabilité un grand nombre de vieux qcid oubliés, a-t-il encore rappelé. Pour H'ssicen Saâdi, l'artiste disparu avait apporté «plus de vitalité» à la chanson chaâbie, tout en restant disponible et modeste. «Amar Ezzahi a incarné jusqu'à son dernier souffle l'image de l'artiste digne», a-t-il résumé. Mehdi Tamache s'est dit profondément «attristé» pour la chanson chaâbie qui ne compte «presque plus aucun cheikh du rang de Amar Ezzahi» resté «modeste et populaire, sans jamais avoir été séduit par les plaisirs de la vie». Reda Doumaz regrette la perte d'un «précepteur généreux et interlocuteur courtois» et souligne l'«ampleur» de la perte pour la culture algérienne d'«un artiste dont le silence et la discrétion valaient plus que tous les discours».

Abdelkader Chaou déplore la disparition d'un «immense artiste qui avait atteint le niveau du chercheur», contribuant «activement» à l'essor et la popularité de la chanson chaâbie à travers toute l'Algérie. «Ses reprises des musiques des variétés occidentales, voire de la musique universelle, dans une version chaâbi ont façonné le style d'Amar Ezzahi», a encore dit Chaou. Abderrahmane El a, pour sa part, loué les grandes qualités humaines d'un «être exceptionnel» doublé d'un «grand artiste» dont la disparition est une «grande perte pour la musique chaâbie et la culture algérienne». Aziouez Raïs déplore d'avoir perdu en lui «une référence et un maître», en plus d'un «ami» et d'un «frère».

Abdelkader Bendameche a salué en Amar Ezzahi un des «artistes les plus en vue» de la chanson chaâbie qui a marqué la chanson et la culture algériennes en tant qu'artiste et en tant qu'homme, par son «style raffiné», sa «modestie» et sa «sensibilité».

R. C.

Une seule richesse : l'amour du peuple !

Amar Ezzahi est une personnalité et un cas à part dans l'histoire de la chanson chaâbie et de la musique algérienne en général. Son dernier concert date de 1987 à la salle Ibn Khaldoun à Alger. Une trentaine d'années loin de la scène artistique «officielle», c'est trop long et beaucoup d'artistes seraient retombés dans l'anonymat. Mais, même ce concert de 1987 était une exception, une brève réapparition sur scène après des années d'une quasi-retraite loin des feux de la rampe.

Amar Ezzahi est resté célibataire. Malgré son immense popularité, il n'a jamais couru derrière la richesse, «la gloire» et la célébrité. Il n'a jamais possédé de voiture. Ses rares enregistrements à la télévision datent du début de sa carrière. Peut-être même qu'il les considère comme des «erreurs de jeunesse». Le musicologue Abdelkader Bendamèche nous a confié, un jour, qu'il existe, en tout, quatre enregistrements d'Amar Ezzahi (en concert) à la Télévision algérienne. Amar Ezzahi a aussi, et depuis bien longtemps, cessé les enregistrements en studio d'albums. En outre, il a toujours refusé d'encaisser ses droits d'auteur. Un autre que lui aurait acheté une villa dans un quartier huppé. Mais l'immeuble où vivait Amar Ezzahi est tellement vétuste que, mercredi et jeudi matin, ses voisins ont été obligés de ne laisser que des petits groupes entrer lui rendre un dernier hommage par crainte de voir le bâtiment de trois étages s'effondrer sous le poids de gens trop nombreux.

Les modestes revenus d'Amar Ezzahi proviennent des fêtes familiales qu'il animait depuis une cinquantaine d'années, lui qui pouvait négocier des cachets faramineux pour des concerts ou des tournées.

C'est certainement son côté mystique, son «tassaouf» qui a fait de lui ce qu'il a été jusqu'au dernier souffle de sa vie. Ceux qui le connaissent parlent de son caractère «kheloui», c'est-à-dire un homme porté sur le calme, la solitude et la méditation. Cela ne l'a pas empêché d'être un «boukhalfi», un terme du jargon algérois intraduisible, mais qui veut dire être aimable avec les gens, «bon vivant» ou encore philanthrope. Amar Ezzahi, surnommé affectueusement «Amimer», n'a peut-être pas «réussi» matériellement sa vie (selon certains critères). Mais il a gagné ce qu'aucun argent ne peut acheter : l'amour du peuple !

K. B.